

Rouen, la cathédrale, le philosophe

Emmanuel Blondel

Citer ce document / Cite this document :

Blondel Emmanuel. Rouen, la cathédrale, le philosophe. In: Études Normandes, 56e année, n°4, 2007. Ecrivains normands : Hector Malo... et les autres. pp. 45-48;

doi : <https://doi.org/10.3406/etnor.2007.1699>

https://www.persee.fr/doc/etnor_0014-2158_2007_num_56_4_1699

Fichier pdf généré le 08/10/2019

Rouen, la cathédrale, le philosophe

Emmanuel Blondel*

Lorsque le philosophe Alain arrive à Rouen en octobre 1900, il n'est encore que le brillant professeur Émile Chartier. Le sol, la pierre touchent immédiatement cet homme qui s'efforcera toujours de ne jamais penser hors de perception. Ainsi quand il se promène sur les hauteurs de la ville :

« La géographie humaine est illustrée à Rouen par les images les plus violentes. On y voit comment s'est élevée et s'élève toujours sur les coteaux la ville des rentiers, pendant que la ville qui travaille s'étend dans la boucle du fleuve. Tout est clair, non seulement l'allure même du fleuve, qui ne cesse de creuser la rive concave, ni de déposer les alluvions sur la rive opposée, mais encore la fuite des habitations de la ville haute vers l'ouest, devant les fumées emportées au nord-est par le vent dominant. (...) Ces lois géographiques, quoique trop hardiment simplifiées, n'ont pas cessé d'alimenter mon esprit, en le ramenant à la physique terrestre, selon la méthode de Montesquieu, que j'admirerai toujours ».

Histoire de mes pensées, 1936

Au cœur de cette « fabrique humaine, toute pierreuse et sonore », les vieilles pierres où s'accrochent les fils électriques renouvellent la leçon. La pierre renvoie ici aux travaux humains, à une humanité comme sédimentée sur laquelle s'ente le labeur présent.

« Rouen m'apparaît comme la ville aux fils électriques. C'est dans ce fin réseau, qui court de pignon en cheminée, que j'ai vu d'abord l'activité des hommes et leurs multiples relations. Les fils figurent très bien les services réciproques, et les gens qui réellement sont liés les uns aux autres par l'intérêt. Mais (...) les fils s'accrochent sur de vieilles pierres qui ont vu des siècles de choses humaines. Ces pierres figurent la vie intérieure et riche, riche de traditions et de souvenirs ; et les fils brodent là-dessus une vie extérieure, une vie hors de soi, une vie répandue, que j'aime à voir ainsi menue et fragile, voile importun sur le visage pensif des pierres ».

Cahiers de Lorient (non daté, probablement 1900)

Mais Rouen offre à Alain un autre objet, la cathédrale. Un être qui surgit au détour d'une rue, que découvre de l'extérieur l'homme qui vaque à ses travaux, par cette multitude de perspectives qui ne cessent de naître et de se transformer au rythme de son pas. Un être dont la forme atteste l'impérieuse nécessité de vaincre la pesanteur, mais aussi la physiologie du chrétien, comme si les mouvements du peuple inconsciemment anticipés, parce qu'incorporés de façon immémoriale, dessinaient par avance l'architecture qui sera destinée à les accueillir. Ces considérations sont en-deçà ou au-delà

* Philosophe, enseignant, codirecteur de l'Institut Alain

normandes

d'une réflexion abstraite sur les styles, et Alain les situe clairement au niveau d'une méditation sur le corps architecte. La beauté architecturale est engendrée par le mouvement, en même temps que s'atteste par la puissance de la pierre la résistance de l'immobile. Art qui ne ment pas, où la rhétorique se dissout devant le regard qui revient. Cette leçon ne fait qu'un avec celle de la ville.

« Si je suis quelque petite rue qui monte, me voilà pris dans la cité, le nez en l'air, cherchant le ciel et les nuages ; c'est alors qu'une flèche, une ogive, une rosace me saisit par sa hauteur et m'enferme dans l'humanité. Je dirais presque qu'une cathédrale doit se lire de haut en bas. Quand mon regard est ainsi impérieusement ramené vers la terre, il doit rencontrer des maisons, des échoppes, des métiers, toute la ville. Ces toits, qui s'accotaient aux piliers gothiques, unissaient les pierres aériennes aux pavés de la rue, et cela était plein de sens ».

Propos d'un Normand, 18 décembre 1908

Lorsque l'on comprend de la sorte, sinon la fonction, du moins la puissance de la cathédrale à ramener l'homme au sentiment de l'humanité comme société, on peut bien porter un regard amusé sur une certaine approche de l'architecture.

« (...) L'erreur de Viollet-le-Duc, qui a si bien manqué la façade de Saint-Ouen¹, c'est qu'il a construit sur papier. Cette façade n'est pas laide à vue de touriste, ou ramassée sur un papier à la hauteur des yeux. Mais regardez-la d'en bas, comme il faudrait si vous étiez serré dans une petite rue ; alors les parties hautes ne remplissent pas le ciel ; tout le bas, qui s'enfonce à pic dans la terre, est inhumain comme un mur de forteresse. Abordez maintenant la cathédrale de Rouen par la rue du Bac, et vous éprouverez la puissance des pierres ».

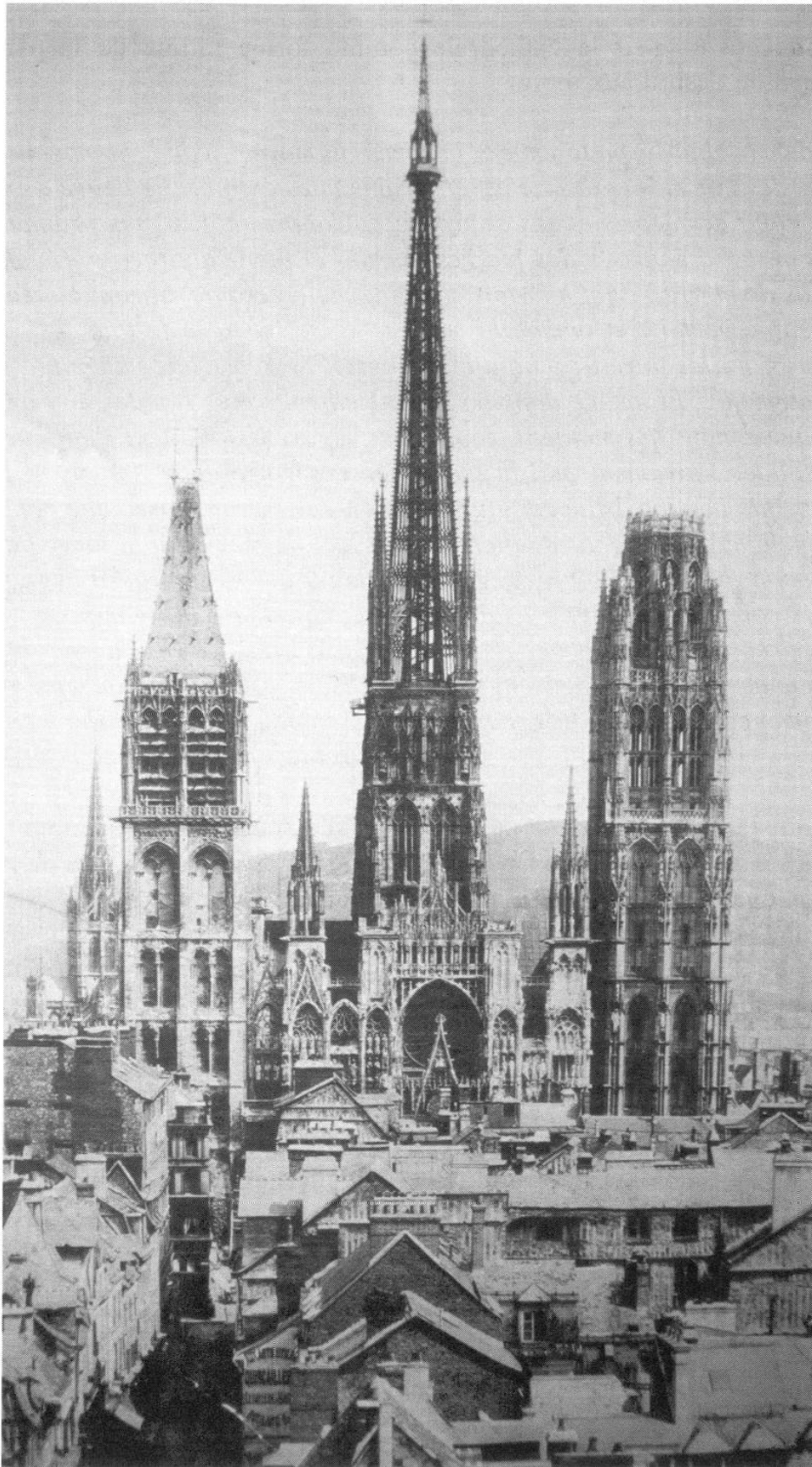
Id.

La cathédrale est synthèse des travaux humains, qu'elle unifie comme horizontalement, et de l'histoire humaine, double mouvement que symbolise de façon saisissante la physionomie de certaines villes, Rouen sans doute, mais surtout Amiens et Bourges. L'homme s'y trouve ramené à ses hauteurs propres et à son enracinement.

« Il ne faut point séparer la cathédrale de la ville ; une ville de vieux style, avec ses rues tortueuses et son entassement de petites maisons, voilà le cadre pour une cathédrale. Il faut que les tours sortent d'une forêt de toits et de cheminées. Allez à Bonsecours et donnez-vous le spectacle du vieux Rouen ; vous verrez que les tours et les maisons forment une seule chose. Il y a des villes, comme Amiens et surtout Bourges, où la masse des maisons, vue dans son ensemble, continue l'édifice par le bas et lui donne du pied. Réellement, la cathédrale commence alors aux faubourgs et se termine au sommet des tours ; toute la ville s'achève en cathédrale ».

Id.

1. C'est aussi une erreur d'Alain, puisque la dite façade est en réalité l'œuvre de Grégoire, architecte en chef du département dans les années 1840 (NDLR).



La cathédrale à l'époque d'Alain (*Coll. part.*)

Alain en arrivera à saisir la cathédrale comme forme ultime de la pyramide, cet hommage éternel de l'esprit aux morts.

« Un tombeau traduit la piété envers la forme humaine ; car le tombeau est un abri contre l'insulte des hommes et des bêtes, et, disons mieux, contre le délire d'imagination, qui cherche partout des débris aimés et profanés. Contre quoi le plus prompt remède, et le plus rassurant, est d'entasser des pierres lourdes et bien équilibrées. (...) J'ai souvent pensé que ce tas de pierres, haut à la fois et solide, déjà écroulé, offrant au temps, comme un défi, cette ruine parfaite et immobile, était le secret modèle de tous les édifices sans exception. L'ambition de faire trop haut et trop grêle se remarque partout, à mesure que la puissance augmente. Et, même dans les monuments les plus réputés, il y a des flèches, Rouen en est un exemple, qui montent trop, qui se séparent, qui nient l'antique mesure, et qui, quoique solides, expriment mal la durée. Au contraire dans Amiens et Bourges on peut remarquer que la cathédrale est plus remarquable par la masse que par la hauteur, et achève en quelque façon un tas de pierres dont la ville même est la large base. Et c'est peut-être la raison qui fait qu'on ne gagne pas autant qu'on croirait à dégager l'édifice par le pied. Les constructions qui s'y appuyaient continuaient la ligne juste ; car l'église n'est point séparée des travaux, des demeures, de la cité ; et cela même découvre une signification que les paroles ne peuvent suivre. Église, c'est encore tombeau, mais vivant. La vie y recommence, s'y relie à elle-même, s'y rassemble, s'y renouvelle, meilleure ».

(Vingt leçons sur les beaux-arts, leçon 14)

On devine ainsi que la « notion de la société » que Rouen suscite en Alain l'installe ou le confirme dans cette « statique de l'homme » qui définira sa conception de l'historicité, en même temps que le spectacle de la cathédrale lui fait éprouver la puissance de l'art à ramener l'homme au juste sentiment de sa perfection propre. Lorsque la guerre fera de lui un auteur, l'un de ses premiers mots sera le *Système des Beaux-Arts*, méditation sur la puissance d'humanisation de l'art qui nourrira jusqu'à la saturer la conscience de son rôle d'écrivain, de prosateur, et par là d'artisan d'humanité, c'est-à-dire de paix.

On retrouvera ces textes, et bien d'autres, dans le récent ouvrage collectif *Alain et Rouen, 1900-1914*, corédigé par Emmanuel Blondel, Philippe Monart, Cécile-Anne Sibout et Loïc Vadelorge, Rouen, PTC, 2007.